

Traité de stratégie [Hervé Coutau-Bégarie]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **146 (2001)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En lisant le «*Traité de stratégie*» d'Hervé Coutau-Bégarie

La «révolution dans les affaires militaires»

La «Révolution dans les affaires militaires» (RMA) est d'abord un discours avant d'être une véritable mutation technique comme aurait pu l'être l'«Initiative de défense stratégique» si le programme avait été mené à terme avec l'ampleur prévue. Et le précédent de la guerre du Golfe doit être fortement nuancé.

D'une part, les capacités de l'Irak avait été grossièrement surestimées, pour des raisons politiques. D'autre part, le théâtre d'opérations, désertique et dépourvu d'obstacles, se prêtait particulièrement bien à une démonstration de la puissance aérienne et mécanisée: le maréchal Rommel avait déjà souligné cette caractéristique du désert dès 1942. La RMA a besoin de tests de validité plus convaincants pour être admise.

Quelle est alors la signification profonde de cette agitation théorique et bureaucratique autour du concept de révolution militaire? Il est permis de lui en trouver deux. La RMA est d'abord une opération de légitimation de la structure et de l'évolution des forces armées américaines. Il s'agit de montrer que, contrairement à l'idée trop souvent véhiculée par les médias, le Pentagone s'est adapté aux bouleversements de tous ordres qui se produisent

actuellement et qu'il est à la pointe de l'innovation militaire. C'est un thème mobilisateur sur un plan doctrinal, à l'intérieur de l'institution militaire, et efficace sur un plan politique, face à la tentation de réduction constante des budgets militaires.

La RMA véhicule également un message à usage externe. Les Etats-Unis proposent, une nouvelle fois, un modèle au monde entier. Ils démontrent, à la fois, que leur avance demeurera quoi qu'il arrive et que l'avenir appartiendra aux armées qui se conformeront à ce modèle, c'est-à-dire s'aligneront sur le standard américain. Avec un succès certain, à en juger par la reprise du discours par certains théoriciens russes et chinois. Ceux qui refuseraient cette évolution inéluctable ne peuvent être que des retardataires, sinon des déviants. Un bouleversement présenté comme technico-militaire se trouve, en fait, contenir des implications politiques particulièrement fortes.

La tentation est grande, pour les puissances qui en ont les moyens, de suivre les Etats-Unis sur le terrain de la modernité. Il faut cependant bien en mesurer les conséquences. D'une part, essayer d'imiter les Etats-Unis, c'est se condamner à rester un sous-ordre, en raison de l'insuffisance des moyens mais aussi de l'aligne-

ment de facto sur les modes de fonctionnement et, à terme, les modes de raisonnement américains. D'autre part, il n'est pas inutile de se demander si les moyens techniques offerts par la RMA sont absolument nécessaires à la mise en oeuvre d'une stratégie dans n'importe quelle situation. Les satellites de télécommunications sont certes indispensables à une stratégie qui se veut mondiale. Faut-il pour autant transmettre des centaines, voire des milliers de messages par jour? La multiplication des chaînes de transmission engendre le risque d'une centralisation excessive du commandement au profit d'une autorité éloignée du théâtre d'opérations qui, malgré le flot ininterrompu d'informations qui lui parvient, risque d'être moins en prise sur la situation réelle que ses subordonnés présents sur place. Il vaut peut-être la peine d'envisager des modèles plus décentralisés, plus accessibles et pas nécessairement moins efficaces.

Par ailleurs, il existe un grand nombre de situations dans lesquelles la volonté politique et l'efficacité professionnelle des soldats restent plus déterminantes que les perfec-

Hervé Coutau-Bégarie:
Traité de stratégie.
Paris, Economica, 1999.
998 pp.

tionnements techniques. La crise bosniaque en a encore apporté une illustration : les détachements français et britannique ont certainement joué un plus grand rôle, d'un point de vue opérationnel, dans le règlement que le déploiement important des forces américaines, qui a certes impressionné, mais dont l'efficacité a pu être discutée. L'artillerie a un rapport coût-efficacité bien supérieur aux missiles tactiques, à la condition, évidemment, que l'on accepte un engagement sur le terrain, c'est-à-dire que l'on ne soit pas paralysé par l'obsession du « zéro mort ». (pp. 451-453)

Obstacles montagneux

La guerre en montagne a suscité une abondante littérature. En dehors d'annotations éparses, le plus ancien traité semble être le Discours sur la guerre en montagne, écrit par le duc de Rohan dans les années 1630, à la suite de sa mémorable campagne en Valteline. Le général piémontais (au service de France) Pierre de Bourcet rédige, dans les années 1760, ses Principes de la guerre de montagnes, qui circulent en Europe sans être imprimés. En 1840, le général suisse Guillaume-Henri Dufour consacre l'essentiel de son Cours de tactique à la guerre en montagne ; il y évoque l'idée d'un réduit alpin, qui sera mise en œuvre par le général Guisan en 1940. En 1860, le général autrichien Franz von Kühn (ministre de la Guerre de 1869 à 1874) publie Der Gebirgskrieg. Les grands

auteurs, Jomini et Clausewitz, s'y intéressent. Le premier étudie la guerre en montagne dans 35 des 115 livres (!) de son Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution. Le deuxième lui consacre 5 chapitres, dont 3 à la défense en montagne, dans Vom Kriege. Clausewitz estime que « la position dominante (...) n'est décisive qu'en montagne. »

Il s'agit là d'une consécration théorique qui s'apparente à une réhabilitation. Traditionnellement, la guerre en montagne avait mauvaise presse : « Les Grecs et les Romains évitaient de se battre dans ce terrain. Leurs armées étaient préparées à combattre dans le plat pays. Elles laissaient les hauteurs aux soldats légèrement armés et aux peuples des montagnes. C'est dire que la guerre en montagne peut se définir d'une manière en quelque sorte négative, voire péjorative : guerre d'embuscade, de positions, de surprises et de ruses, elle est le plus souvent déconsidérée, comme d'ailleurs les guerriers qui la pratiquent. »

Ce constat de Pierre Ducrey déborde du monde ancien, il reste valide jusqu'à l'époque moderne. Clausewitz l'avait noté : « Avant la guerre de Trente Ans, à l'époque de l'ordre de bataille profond, de la cavalerie nombreuse, des armes à feu primitives, etc., l'utilisation de grands obstacles de terrain était tout à fait exceptionnelle et la véritable défense en montagne presque impossible, tout au moins avec des troupes régulières. C'est seulement quand on introduisit un ordre de bataille plus étendu, quand l'in-

fanterie et ses armes à feu devinrent l'essentiel de l'armée que montagnes et vallées furent prises en considération. »

En 1645, l'Espagne est le premier pays à organiser des troupes de montagne, les Miqueletes (d'après le nom de leur chef Miquelot de Prats). Un siècle plus tard, en 1740, Frédéric II de Prusse crée les chasseurs, fantassins légers appelés à opérer en forêt et en montagne.

La montagne est réputée particulièrement favorable à la défense puisque la pente du sol naturel interdit, le plus souvent, le passage d'une force organisée hors de l'emprise des chaussées. Pour Napoléon, « dans la guerre des montagnes, celui qui attaque a du désavantage ; même dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer (...). Le génie de cette guerre consiste à occuper des camps ou sur les flancs ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative ou d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre d'autres en arrière ou d'en sortir pour vous attaquer. »

Cela semble logique, puisque la progression y est difficile et que le défenseur dispose d'obstacles nombreux et de la position dominante. Mais Clausewitz fait remarquer que cela n'est vrai que pour les petits détachements. Il estime que

l'inverse est vrai en cas de bataille décisive: parce que l'armée est dispersée tout au long d'une chaîne de montagne et que ses éléments ne peuvent se soutenir mutuellement, «chacune des différentes parties de l'armée y est plus forte (qu'en plaine) et seul l'ensemble comme tel y est plus faible». Qu'un seul point soit enfoncé et l'ensemble du dispositif s'effondre. Il recommande donc, au lieu de disperser l'armée entre les défilés, de la garder concentrée au pied de la montagne pour que l'agresseur ait la montagne entre sa base de départ et lui.

On peut citer de nombreux exemples qui témoignent de la justesse de cette observation de Clausewitz, au plan stratégique. L'un des plus remarquables est la campagne du général von Falkenhayn contre la Roumanie, en 1916, sur le front des Carpathes. Le 29 septembre, une division allemande de montagne coupe l'unique voie de ravitaillement et de retraite de l'armée roumaine, qui est entièrement capturée, au défilé de la Tour Rouge: elle a traversé en trois jours les massifs de Valare et Vre Mare (50 kilomètres) que les Roumains ne gardaient pas, car ils les croyaient infranchissables. Falkenhayn se retourne ensuite contre la 11e Armée roumaine, dont il coupe la retraite aux cols de Torsburg et de Tomos, mais d'autres cols permettent à la plupart des unités roumaines d'échapper à l'encerclement. Le 11 novembre, le défilé de Szurdock est

forcé et, le 17, la bataille de Targuuiu ouvre la Roumanie à l'armée austro-allemande. Magnifique manœuvre stratégique qui a mis en œuvre deux procédés tactiques, le passage par les massifs montagneux dans la

En fait, il n'est pas certain qu'il y ait une règle générale. Tout est affaire de cas particulier: la défense pourra être plus efficace en avant d'une chaîne de montagnes, sur les hauteurs ou en arrière selon la configuration du relief et les moyens disponibles. Dans le Caucase, en 1942, les Soviétiques emploient les trois procédés selon les secteurs. Mais, en cas d'infériorité trop marquée, le défenseur, qui ne peut accepter la bataille en terrain découvert, se tient sur les hauteurs accessibles aux seules troupes spécialisées. Les Italiens ont pu le vérifier dans les Alpes en 1940 face à une armée des Alpes réduite à sa plus simple expression: le général Olry a fait tenir les hauteurs par 75 sections d'éclaireurs-skieurs qui ont facilement bloqué l'avance de l'ennemi, en s'appuyant sur le terrain et sur des ouvrages fortifiés bien placés. En sens inverse, les Alliés ont été pareillement immobilisés par les Allemands, qui n'avaient guère plus de 4 divisions en ligne, en 1944-1945.

première phase, le forçement des défilés dans la seconde.

Dans les deux cas, il n'y a pas eu d'offensive de grande envergure. Sans doute parce que les opérations en montagne sont les plus difficiles de toutes: les obstacles s'y cumulent avec le mauvais temps, les difficultés de ravitaillement mettent constamment en péril les troupes en ligne, les pertes dues au froid ou à la maladie dépassent les pertes dues au feu... La moindre erreur dans la planification, le moindre imprévu dans les communications peuvent conduire à l'échec. En 1915, l'offensive turque dans le Caucase tourne au désastre: sur 118000 hommes engagés, les pertes se montent à 90000 morts et 10000 blessés. En 1940, l'armée grecque en Albanie perd, en six mois, 45000 hommes par maladie ou par gelures, pour 25000 tués et 30000 blessés au feu. Tout au long de l'histoire, on trouve des exemples de ces difficultés des armées régulières, de la résistance à la conquête romaine des Celtibères commandés par Viriathe, puis des Cantabres (qui rendit l'empereur Auguste malade) à la lutte des montagnards caucasiens contre la conquête russe au XIX^e siècle ou à la tradition rebelle des Aurès (contre les Romains, les Arabes, les Français). Autant de cas, certes, où le colonisateur a fini par avoir le dessus. Mais les Britanniques et Russes ont subi, à plus d'un siècle d'intervalle, le même échec en Afghanistan. (pp. 697-701)